526

Le

Télégraphe !

V5

LE TÉLÉGRAPHE,

OU

LE COMMISSAIRE GÉNÉRAL,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PAR MM. THEAULON, DORMEUIL ET EDOUARD H....

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MADAME, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE S. A. R., LE 16 JANVIER 1827.

PRIX : 2 FR.



PARIS.

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
COUR DES FONTAINES, N° 4,
ET PASSAGE D'HENRI IV, N^OS 10, 12 ET 14.

1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VERNON, commissaire de la marine.	M. DUVERNOY.
BONNARD, employé de la marine.	M. BERNARD-LÉON.
MADAME BONNARD, son épouse.	Mme JULIENNE.
IRMA, leur fille.	Mme DORMEUIL.
DURAND, autre employé de la marine, ami de Bonnard.	M. NUMA.
HORTENSE DE SAINT-IRNEL,	Mme GRÉVEDON.
UN GARÇON DE BUREAU.	M. DUPUIS.
UN MARIN.	M. STÉPHANE.
UN COMMISSIONNAIRE DE LA DILIGENCE.	M. BORDIER.
UNE MODISTE.	Mlle CLARA.
EMPLOYÉS DE LA MARINE.	
PLUSIEURS VALETS.	

La scène est à Calais.

Imprimerie de E. DUVERGER, rue de Verneuil, n° 4.

LE TÉLÉGRAPHE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre dans les mansardes; porte d'entrée au fond. A la droite de l'acteur, une fenêtre au premier plan, une cheminée au second : à la gauche de l'acteur, une fenêtre au premier plan, une porte de cabinet au second. Une table devant la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRMA, MADAME BONNARD, *auprès de la cheminée, est occupée à tricoter.*

IRMA, *allant à la croisée.*

Mon Dieu! quelle affreuse journée, le brouillard est encore augmenté; regardez, maman, on ne voit presque plus le télégraphe qui est sur l'hôtel de la marine.

MADAME BONNARD.

Et les croisées de M. Vernon, n'est-ce pas?

IRMA, *l'embrassant.*

Vous me devinez toujours, maman.

MADAME BONNARD.

C'est que j'ai pour moi l'expérience, ma fille; à ton âge je regardais aussi très souvent par la fenêtre, c'était le temps que je voulais voir (à ce que je disais). Ce cher Bonnard, pendant cinq ans il ne manqua pas une seule fois de passer tous les jours, à la même heure, devant notre maison!... Ici, c'est bien plus commode... les croisées de ton prétendu sont vis-à-vis les tiennes : il y a un peu loin, il est vrai, mais on a de si bons yeux quand on aime!

IRMA.

D'ici je distingue jusqu'au moindre signe de Vernon ; et puis, vous ne le croiriez pas, quand les devoirs de sa place l'obligent de quitter son appartement, je regarde le télégraphe et il me semble qu'il me parle encore de celui que j'aime.

MADAME BONNARD.

Quelle folie!

IRMA.

AIR : de la Sentinelle.

Tous ces signaux auxquels on n'entend rien
Sont pour les yeux un imposant mystère,
On les admire et chaque citoyen
Les interprète alors à sa manière :
L'un y croit voir une rébellion,
L'autre la paix et celui-ci la guerre ;
Enfin selon sa passion
Chacun a son illusion :
J'y trouve celle qui m'est chère,
Qui m'est si chère.

MADAME BONNARD.

Oui, mais l'administration du télégraphe n'est pas établie, je crois, pour les correspondances amoureuses.

IRMA.

Voilà son seul défaut.

MADAME BONNARD, *se levant.*

Laissons cela, et songeons au déjeûner de ton père.

IRMA.

Ce pauvre père!... il est sorti de bien bonne heure ce matin!

MADAME BONNARD.

Ah! c'est qu'il ne ressemble pas aux autres employés ; il fait son devoir en conscience celui-là : et pourtant, qui le croirait! après vingt ans de service, il n'est encore que simple préposé aux appointemens de neuf cents francs ; mais c'est sa faute aussi, il n'a jamais eu la moindre ambition.

IRMA, *va chercher dans le cabinet tout ce qu'il faut pour mettre le couvert.*

Il n'aime pas à solliciter.

MADAME BONNARD.

Du moins il pourrait permettre que l'on sollicitât pour lui ; et s'il avait voulu, il y a dix ans encore, je pouvais lui faire avoir de l'avancement, mais monsieur est philo-

sophe... Monsieur a pour principe qu'il faut attendre que la fortune vienne chercher le mérite.

IRMA.

Vernon m'a dit souvent que mon père était le meilleur employé de la marine.

MADAME BONNARD.

Il le sait mieux que tout autre, M. Vernon, car entre nous, ton prétendu n'est pas encore très fort sur ce chapitre... et dire qu'on a accordé une si belle place, la place de commissaire de marine, à un jeune homme de vingt-six ans, il faut qu'il ait de fameuses protections à Paris!

IRMA.

Vous l'appelez toujours mon prétendu, ma mère, et cependant nous ignorons encore le résultat de la conférence qu'il a dû avoir ce matin avec mon père pour lui demander ma main.

MADAME BONNARD.

Bon! ceci n'est qu'une simple démarche de politesse et de respect, ta main dépend de moi; et quand je l'ai accordée à M. Vernon, lorsque je l'ai déjà appelé mon gendre... je voudrais bien voir...

IRMA.

Eh! tenez, maman, j'entends tousser sur l'escalier.... c'est sans doute M. Durand, ce vieil ami, qui vient déjeûner avec nous. (*Elle va ouvrir la porte.*)

MADAME BONNARD.

C'est lui, justement, j'étais bien sûre qu'il arriverait le premier.

SCENE II.

LES MÊMES, DURAND, *entrant en toussant.*

DURAND.

Diable de brouillard... va... heureusement il ne tardera pas à se dissiper.

AIR : du Vaudeville de l'homme fossile.

Jamais il ne fit long séjour
Sous le beau ciel de notre France,
C'est à Londres que nuit et jour
Tous les brouillards font résidence;

Celui-ci qui nous est fatal
Nous fut amené par la bise,
Mais par esprit national (*bis.*)
Il va partir pour la Tamise.

IRMA.

Bonjour, M. Durand.

DURAND, *après avoir déposé son parapluie passe au milieu des deux dames.*

Mesdames, votre serviteur tout respectueux... je me suis peut-être fait attendre ?

MADAME BONNARD.

Non, M. Durand ; mon mari n'est pas encore rentré.

DURAND.

Comment! pas encore ?... l'heure du rendez-vous est pourtant sonnée... ou j'avance peut-être ; c'est assez mon habitude aux heures des repas... ce qu'il y a de singulier c'est que je retarde toujours aux heures de bureau.

MADAME BONNARD.

Aussi vous êtes toujours resté à la même place.

DURAND.

Mais il n'arrive pas, le cher Bonnard... et mon estomac irrité par le brouillard...

IRMA.

Mon père est avec M. Vernon ?

DURAND.

Oui, je les ai laissés en grande conférence à l'hôtel de la marine... Il paraît qu'ils ont des choses importantes à se dire... et moi, mesdames, si vous me promettiez d'être discrètes, je pourrais vous faire voir une certaine lettre...

MADAME BONNARD.

Une lettre! qu'est-ce donc ?

IRMA.

Oh! montrez-nous-la bien vite.

DURAND.

Oui, mais vous parleriez, et ça me compromettrait.

IRMA.

Oh! rassurez-vous, M. Durand, votre secret ne sortira pas d'ici.

DURAND.

C'est que c'est mal, voyez-vous, ce que l'amitié m'a fait faire ; mais ma foi il était question de Bonnard, et je me suis sacrifié.

MADAME BONNARD.

Vous m'effrayez !

DURAND.

Rassurez-vous... Il n'y a que moi de coupable... il n'y a de danger que pour moi... Sachez donc... ah! ça, mais je puis compter...

MADAME BONNARD.

Mais oui! mille fois oui...

DURAND.

Sachez donc que tout à l'heure notre jeune chef, qui était à causer avec Bonnard, m'a dit de monter chez lui pour copier un rapport pressé. Suivant mon usage, je commence par regarder toutes les gravures dont son cabinet est orné... puis je m'approche de son bureau, et en jetant les regards autour de moi, le nom de Bonnard frappe mes yeux, dans un brouillon de lettre écrit de la main de Vernon... Je ne suis pas curieux de mon naturel... mais l'amitié se fait entendre... c'est peut-être un rapport contre... c'est peut-être une dénonciation, une demande de changement de résidence... et ce cher Bonnard tient tant à Calais.... mes nerfs se crispent... mon sang s'allume.... ma tête s'égare... je saisis le brouillon... (*il le tire de sa poche*) et voici ce que j'y trouve.

MADAME BONNARD.

Voyons! voyons... tiens... lis, ma chère Irma.

IRMA, *passe au milieu de la scène.*

Oui, ma mère... (*elle lit.*) « Ma chere Hortense » (*s'interrompant.*) Grand Dieu!

MADAME BONNARD.

Sa chère Hortense! qu'est-ce que cela signifie?

DURAND.

Allez, continuez... vous n'avez encore rien vu.

IRMA, *lisant.*

« Ma chère Hortense, c'est à vos bontés, c'est à votre
« crédit que je dois la place honorable que j'occupe.

DURAND.

Voyez-vous cette manière d'avancer...

MADAME BONNARD.

Silence, M. Durand; poursuis ma fille, poursuis...

IRMA.

(*Lisant*) « Mon cœur en gardera une éternelle recon-
« naissance.... (*respirant.*) reconnaissance.... (*elle lit.*)
« et je croirais déjà manquer à ce sentiment si je n'offrais
« pas à votre cœur généreux l'occasion d'assurer le bon-
« heur d'une famille respectable en faisant réparer une
« grande injustice... Il y a à Calais un simple préposé du

« nom de François Bonnard, qui, après avoir été blessé « fort jeune encore dans la marine royale, fut mis à la re- « traite dans les bureaux de l'administration de Calais, où « il est encore depuis vingt ans, aux appointemens de « neuf cents francs. Je suis quelquefois honteux quand je « me trouve près de ce digne homme, de songer que mal- « gré ses services il occupe un poste si loin de celui que « vous m'avez fait obtenir. » Ce cher Vernon!

MADAME BONNARD.

Oui, c'est un beau trait; j'en suis toute émue, moi.

IRMA, *lisant.*

« Permettez donc, ma chère Hortense. » (*avec dépit*) sa chère Hortense!

MADAME BONNARD.

Allons, ma fille, allons, du courage...

IRMA, *lisant.*

« Permettez donc que je recommande M. Bonnard à « toute votre sollicitude, il la mérite par sa probité, par « sa longue habitude, par son exactitude, et l'on ne peut, « sans une injustice révoltante, refuser plus long-temps « à un père de famille l'avancement auquel il a les droits « les mieux établis. ».

DURAND, *prenant la lettre.*

J'espère que voilà une recommandation un peu soignée.

MADAME BONNARD.

Qu'il me tarde de le voir ce bon M. Vernon.... comme je vais le remercier!...

DURAND, *reprenant le milieu de la scène.*

Le remercier!... un moment, s'il vous plaît, un moment, vous êtes censée ne pas savoir ceci; j'espère que vous ne voudriez pas me faire passer ici pour un bavard, un indiscret, un commis infidèle enfin... Diantre! c'est pas une plaisanterie, on n'a que neuf cents francs d'appointemens, mais on y tient.

IRMA.

Oui, oui, M. Durand, vous pouvez être tranquille.

MADAME BONNARD.

Ce secret restera entre nous deux.

DURAND.

Je vous en prie, et dans la peur qui me talonne, je cours remettre le brouillon à sa place; je reviens sur-le-champ avec Bonnard.

AIR : du Parlementaire.

Du silence, du mystère,
Car je serais compromis ;
Voir, écouter et se taire,
C'est la vertu des commis.

(*A part.*)

Oh ! je suis digne de blâme :
Quand il est si dangereux
De compter sur une femme,
Il me faut compter sur deux.

ENSEMBLE.

Du silence, du mystère, etc.

(*Durand sort.*)

SCENE III.

MADAME BONNARD, IRMA.

MADAME BONNARD.

Non, on ne vit jamais un procédé si délicat !... Faire une pareille démarche et n'en parler à personne ; pas même à sa prétendue.

IRMA.

Oui... mais quelle est cette chère Hortense ?

MADAME BONNARD.

Tu as tort de t'alarmer, mon enfant, cette Hortense est probablement quelque ancienne amie de sa famille, quelque parente peut-être.

IRMA.

Et ne pas pouvoir lui demander une explication à ce sujet... Oh ! j'en trouverai bien le moyen, et dès que Vernon sera mon mari, il faudra bien qu'il m'explique...

MADAME BONNARD.

Silence, ma fille, voici ton père.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BONNARD.

BONNARD.

Bonjour, ma femme, bonjour, ma chère Irma (*Il les embrasse*).

IRMA, *prenant la canne et le chapeau de son père.*

Ah! mon Dieu, comme il a l'air soucieux; cela me trouble malgré moi.

BONNARD, *entre sa femme et sa fille.*

Comment, l'ami Durand n'est pas encore arrivé?

IRMA.

Il va revenir, mon père; mais n'avez-vous rien à nous dire?

BONNARD.

Si... faites-nous déjeûner.

MADAME BONNARD.

Le couvert est mis, nous n'attendons que le retour de Durand... Eh bien! avez-vous vu M. Vernon?

BONNARD.

Oui, je l'ai vu.

IRMA.

Vous avez été content de lui, je l'espère?

BONNARD.

Un philosophe, mon enfant, est toujours content des autres; mais il faut qu'il songe à être content de lui-même, et ce matin je suis content de moi, plus content que de coutume.

MADAME BONNARD.

Vernon vous a demandé la main de votre fille?

BONNARD.

Oui, avec toute la bonté, toute la franchise qui le caractérise.... C'est un jeune homme qui doit faire un excellent mari.

IRMA.

A qui le dites-vous?

MADAME BONNARD.

Et sans doute vous vous êtes séparés parfaitement d'accord sur tous les points.

IRMA.

Que je suis donc heureuse !

BONNARD, *à sa fille, tirant de sa poche un petit volume.*

Mon enfant... as-tu lu Sénèque quelquefois ?

IRMA.

Je sais que ce livre est votre lecture favorite, mais je n'en ai jamais pu lire une page sans bâiller.

BONNARD.

Ah! c'est que ce n'est pas du Walter-Scott... Il faudra cependant que tu aies la bonté de lire en entier ce petit chapitre, il n'est pas long... une page et demie. (*Il lui donne le livre ouvert.*)

IRMA, *lisant le titre du chapitre.*

De la Patience.

MADAME BONNARD.

Que voulez-vous dire ?

BONNARD.

Que j'ai refusé à M. Vernon la main de votre fille.

MADAME BONNARD.

Qu'entends-je ?

IRMA.

Mon père !

MADAME BONNARD.

Vous vous opposeriez à ce mariage ?

BONNARD.

Oui, et de tout mon pouvoir.

MADAME BONNARD.

Etes-vous fou, M. Bonnard ?

IRMA.

Que je suis malheureuse !...

BONNARD, *les rapprochant de lui avec émotion.*

Ma femme !... ma fille !...

AIR : Je ne vois plus ces bosquets de lauriers.

Malgré le soin d'un pénible labeur,
Pour ma famille à peu près inutile,
Depuis vingt ans la misère et l'honneur
Habitent ce modeste asile.
Aujourd'hui l'honneur veut s'enfuir
Devant la fortune étrangère...
Cet honneur qui m'a vu vieillir,
Mes enfans, pour le retenir
Laissez-moi garder ma misère.

MADAME BONNARD.

Que signifie ce langage? douteriez-vous de la délicatesse de Vernon?

BONNARD.

Moi! douter de sa délicatesse?... Oh! non, je connais ce jeune homme mieux que vous... mieux que ma fille, je l'espère... mais dans la position respective où nous sommes il ne peut devenir mon gendre.

MADAME BONNARD.

Mais enfin on donne une bonne raison.

IRMA.

Oui, une seule.

BONNARD.

Eh! qu'est-ce qui refuse de vous la donner... Ma femme, ma fille, je conçois que cette détermination vous afflige; mais elle est nécessaire... indispensable... je le dois à mes principes, à ma position... Supposez que ma fille soit l'épouse de Vernon... entendez-vous le langage de tous les gens qui ne jugent que sur l'apparence: «Le père Bonnard, dirait-on, est assez adroit, malgré sa philosophie et son grand amour pour Sénèque, voyez avec quel art il a su attirer chez lui ce jeune homme dont l'avenir est si brillant... Comme ils l'ont ensorcelé, diront les autres; faire épouser à un commissaire de marine la fille d'un simple préposé.... et ce jeune innocent comme il a donné dans tous les piéges que la mère et la fille lui ont tendus!»

MADAME BONNARD.

Des piéges!

BONNARD.

Oui, ma femme, des piéges, voilà ce qu'on dirait... voilà même ce qu'on dit déjà... je l'ai entendu, en personne, ce matin sur le grand escalier; et je m'exposerais à rendre légitimes de pareils bruits! et je consentirais à me dépouiller de cette considération que m'ont acquise vingt ans d'exactitude et de travail! Non! ne l'espérez point; si le sort ne devient plus doux pour moi, jamais Vernon ne sera le mari de ma fille...

IRMA.

Mais mon père!...

BONNARD.

Ma fille, tu respecteras, je l'espère, ma volonté: les philosophes n'en ont qu'une, mais elle est bonne... Ma femme... sers-nous le déjeûner.

MADAME BONNARD.

Mais, monsieur, que voulez-vous que fassent ces pauvres enfans maintenant?

BONNARD.

Ils liront Sénèque... ils y puiseront des leçons de patience et de résignation.

AIR: Comme il m'aimait.

Je le lisais, (*bis.*)
Il m'a rendu plus d'un service;
Je le lisais, (*bis.*)
Quand par hasard je m'oubliais.
Avais-je à souffrir d'un caprice,
Ou de quelque grande injustice?
Je le lisais.

Deuxième couplet.

Je le lisais, (*bis.*)
En voyant le fat en carosse;
Je le lisais, (*bis.*)
Quand j'échouais dans mes projets.
Et vois comme ce fut précoce,
Le lendemain de notre noce,
Je le lisais.

MADAME BONNARD.

C'est bien le moment de plaisanter.

BONNARD.

Allons, à table, car voilà Durand.

SCENE V.

LES MÊMES, DURAND, *tout essoufflé.*

DURAND.

Mon ami! mon excellent ami... mon meilleur ami.... grande.... grande nouvelle... Ouf!... ouf!... ah!...

BONNARD.

Qu'est-ce que tu as donc?

DURAND.

Oh! madame, mademoiselle, si vous saviez... c'est.... c'est que j'ai monté de quatre en quatre votre diable de

cinquième, et l'entresol... Ouf! ah!... mais le télégraphe (*ne pouvant plus parler il imite les signaux.*)

BONNARD.

Eh bien! le télégraphe! quel rapport y a-t-il entre lui et nous?

DURAND.

Comment... tu ne devines pas?... ouf!..! ah!
(*Même jeu.*)

BONNARD.

Ah! tu es impatientant à la fin.

MADAME BONNARD ET IRMA.

Eh bien?

DURAND.

Eh bien?...

SCENE VI.

LES MÊMES, VERNON, *accourant; il se place entre Durand et Bonnard.*

VERNON.

Ah! madame, ah! monsieur, combien je suis charmé de vous trouver réunis pour vous transmettre les ordres que je reçois à l'instant!

DURAND.

C'était bien la peine de tant me presser.

MADAME BONNARD.

Qu'est-ce donc, M. Vernon?

VERNON.

L'administration du télégraphe vient d'adresser à l'hôtel de la marine, une dépêche du ministère et qui est ainsi conçue: M. Bonnard est nommé commissaire.

TOUS.

Commissaire!

DURAND, *il gagne le coin à gauche de l'acteur.*

Voilà ce que je voulais vous dire!..... ouf!... ah!...

BONNARD.

Commissaire de marine.

VERNON.

Le brouillard n'a pas permis de distinguer le reste de la dépêche, mais comme elle vient du ministre de la marine, on ne peut mettre ce point en doute, vous êtes nommé

commissaire de marine et je m'estime heureux d'être le premier à vous l'annoncer.

DURAND.

Deux étages de moins, et c'est moi qui avais ce bonheur-là.

IRMA, *à part.*

Cher Vernon!

ENSEMBLE.

AIR: du vaudeville de Michel et Christine.

Quel bonheur!
Quel honneur!
Le sort change,
Et { vous / nous / te } venge.
Quel bonheur!
Quel honneur!
Quelle insigne faveur!

BONNARD.

Qui, moi je serais commissaire!

MADAME BONNARD.

C'est bien une réalité.

VERNON.

Par vingt ans de travaux, j'espère
Que ce grade est bien mérité.

MADAME BONNARD.

Franchement je crois que personne
Ne méritait mieux cet emploi.

BONNARD.

Mais qu'on me l'accorde... ma foi,
Voilà, voilà ce qui m'étonne.

ENSEMBLE.

Quel bonheur!
Quel honneur! etc.

(*A la fin de cet air Durand s'approche de la table et se met à déjeûner et Bonnard a passé à côté de sa femme.*

BONNARD.

Je n'en puis revenir! commissaire de marine! Mais comment cela va-t-il s'arranger?... il ne peut y en avoir qu'un dans chaque port, et si je suis nommé à la résidence de Calais, mon cher Vernon...

VERNON.

Oui, ceci m'annonce un changement de résidence, et je vois bien, quoiqu'il arrive, qu'il faudra renoncer au bonheur que je m'étais promis.

BONNARD.

Et pourquoi renoncer au bonheur... Parce que je vous ai ce matin refusé la main de ma fille?... Mon ami, le télégraphe a bien changé les affaires... Me voilà votre égal maintenant, et de commissaire à commissaire on peut se parler... (*Il lui donne la main.*)

DURAND, *mangeant.*

Voilà de la vraie philosophie, ou je ne m'y connais pas. (*buvant.*) Je bois à la santé de notre nouveau commissaire, sans oublier notre ancien!... (*à part.*) S'il pouvait me recommander aussi à sa chère Hortense : quelle gaillarde ça doit faire!...

MADAME BONNARD.

Il faut que ce mariage se fasse le plus tôt possible.

BONNARD.

Ceci ne me regarde plus, ce sont des affaires de ménage; c'est à vous, mesdames, à vous occuper de tous ces soins... Pour moi, je vous laisse et je me rends à mon bureau comme si de rien n'était... Ma nomination doit être connue et si je tardais trop à me montrer, mes vieux camarades pourraient m'accuser de fierté... Viens-tu, Durand? (*Il va chercher sa canne et son chapeau.*)

DURAND, *toujours à table.*

Attends... voilà qui est fini... La joie t'a fait oublier le déjeûner, à ce qu'il paraît : Moi je ne suis pas de ces gens à qui le bonheur des autres ôte l'appétit, et les débris de ce déjeûner proclament la part que je prends à ton avancement. (*Il boit.*)

BONNARD.

Ton tour viendra sans doute aussi, mon vieux camarade.

DURAND, *se levant et allant chercher son chapeau.*

Hum! je n'en crois rien... Je suis célibataire, et alors... je dois rester naturellement à la place où je suis tombé... Ah! si j'avais à Paris comme toi... quelque belle agissante et chérie, je ne dis pas... mais...

BONNARD.

Que diable me contes-tu là?

DURAND.

(*A part.*) J'ai manqué me trahir. (*haut.*) Tiens, il faut me pardonner, je suis si content que je bats la campagne. (*bas aux femmes.*) Ah! çà, mesdames, vous savez ce que vous m'avez promis. (*haut.*) Partons.

Reprise de l'air précédent.

ENSEMBLE.

Quel honneur!
Quel bonheur! etc.

(*Bonnard et Durand sortent.*)

SCENE VII.

MADAME BONNARD, VERNON, IRMA.

MADAME BONNARD.

Ah! M. Vernon, maintenant que nous voilà seuls, souffrez que je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour nous... car nous ne pouvons en douter... nous savons même positivement que c'est vous...

(*Irma fait des signes à sa mère.*)

VERNON.

Que voulez-vous dire et qui peut vous avoir fait croire...

IRMA.

Nous connaissons si bien la bonté de votre cœur. Maman veut dire que sans doute les rapports que vous aurez envoyés sur mon père... Mais, monsieur, quoique je ne sois pas encore votre femme, me sera-t-il permis de vous demander si vous avez quelque parente à Paris, si cette parente vous est bien chère, et si...

MADAME BONNARD.

Ma fille!... (*Irma s'arrête toute confuse.*)

VERNON.

En vérité, je ne vous comprends pas; pourquoi me faites-vous cette question?

MADAME BONNARD.

Il est naturel que ma fille cherche à savoir si elle aura des parentes dans la capitale, mais il est plus naturel encore que vous n'ignoriez pas combien je suis touchée de la démarche secrète que vous avez faite; je ne m'abuse pas, c'est votre recommandation seule...

VERNON.

Votre langage me paraît étrange, vous me cachez quelque mystère.

IRMA.

Non, monsieur, non.... mais n'y a-t-il à Paris aucune femme qui vous soit plus chère que moi?

VERNON.

Plus chère! non, ce n'est pas la même tendresse, j'ai dans cette ville une sœur chérie.

IRMA, *vivement.*

Elle s'appelle Hortense?

VERNON.

Hortense!... non, elle s'appelle Amélie; mais Hortense est le nom d'une jeune veuve, madame de Saint-Irnel, avec laquelle j'ai été élevé, dont la famille fut alliée à la mienne, et qui a daigné m'accorder sa brillante protection; c'est même à l'intérêt qu'elle me porte que je dois... mais comment vous est-il connu, et qui vous a dit?... (*On entend sonner à la porte, Irma va ouvrir, tandis que madame Bonnard est censée continuer la conversation avec Vernon.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN COMMISSIONNAIRE, *portant un coffre, qu'il dépose par terre, au fond du théâtre.*

LE COMMISSIONNAIRE.

M. Bonnard!

MADAME BONNARD.

C'est ici, mon ami.

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une caisse à son adresse.

MADAME BONNARD.

De quelle part?

LE COMMISSIONNAIRE.

La feuille de la diligence ne l'indique pas.

MADAME BONNARD.

D'où vient-il ce coffre?

LE COMMISSIONNAIRE.

De Paris, et le port est payé.

IRMA.

Tenez, brave homme, voici pour vous. (*Elle lui donne de l'argent, qu'elle va prendre sur la cheminée.*)

LE COMMISSIONNAIRE.

Merci, mademoiselle, merci (1).

(1) Le commissionnaire est occupé à remettre dans sa poche les cordes qui entouraient le coffre; il ne sort qu'après l'entrée de M. Bonnard.

MADAME BONNARD.

Qui peut donc nous adresser cela, nous ne connaissons personne à Paris?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BONNARD, *se plaçant entre sa femme et Vernon.*

MADAME BONNARD.

C'est déjà vous, mon ami?

BONNARD.

Il n'y a personne dans nos bureaux, il semble que ma nomination a tourné la tête à tous nos employés, la moitié court la ville, et l'autre moitié est dans la cour à regarder, bouche béante, le télégraphe qui travaille encore. Ils ont l'air de croire que des places de commissaires vont tomber des nues pour chacun d'eux; pour moi, je ne sais pas si c'est un effet de ma nouvelle fortune, mais aujourd'hui je ne me sens aucune aptitude pour le travail.

MADAME BONNARD.

Eh bien! reposez-vous aujourd'hui.

BONNARD.

C'est bien ce que j'ai envie de faire. Et puis, mon cher Vernon, une chose m'inquiète : si vous aviez perdu votre place, je serais désespéré de l'avoir trouvée; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne l'ai pas sollicitée.

IRMA.

Qui pourrait être l'ennemi de M. Vernon?

BONNARD.

Ce n'est pas toi, toujours, n'est-ce pas, mon enfant? mais quelquefois... l'envie, la jalousie... Tout le monde n'est pas philosophe dans nos bureaux... pour moi... je serai toujours le même, et l'on me nommerait demain ministre de la marine que je n'en serais pas moins l'ami de mes amis et l'admirateur de Sénèque. (*On entend crier sur l'escalier.*)

IRMA, *allant ouvrir la porte.*

C'est encore M. Durand.

SCENE X.

LES MÊMES, DURAND, *un papier à la main, il se place entre Bonnard et Vernon.*

DURAND, *encore plus essoufflé que la première fois.*
M. Vernon... Bonnard... Mesdames... Ouf!... ah!... le télégraphe...

BONNARD.
Encore?

IRMA.
Le voilà aussi oppressé que ce matin.

DURAND.
C'est votre maudit escalier... Ouf! oh!... je ne l'ai pourtant monté cette fois que de trois en trois... Ouf!... ah!

MADAME BONNARD.
Eh bien! le télégraphe?...

DURAND.
Oh! pour le coup, c'est une fameuse nouvelle, celle-ci.... Figurez-vous... Ouf... ah! (*Il fait des signaux.*)

BONNARD.
Bon! vas-tu recommencer? Quel est ce papier?

DURAND.
La dépêche télégraphique.... le brouillard est parti..... elle est achevée... et tu es nommé... Ouf! ah!...

VERNON.
Donnez, M. Durand... donnez... (*il prend le papier, Durand se recule.*) Que vois-je?... en croirais-je mes yeux... (*il lit.*) « Administration du télégraphe : le brouillard « s'étant dissipé la sérénité du temps a permis de lire dans « son entier la dépêche de ce matin, elle renferme l'avis « suivant M. François Bonnard est nommé commissaire « général. »

MADAME BONNARD ET IRMA.
Grand Dieu!

BONNARD.
Commissaire général!... (*à Vernon.*) Mon gendre, ne me faites pas des peurs comme cela.

DURAND, *passant à la gauche de l'acteur.*
Rien que ça... ouf.... ah!... cette fois-ci c'est moi qui ai porté la dépêche.

MADAME BONNARD.
Commissaire général!... commissaire général!... en

effet, depuis deux mois cette place est vacante... mais cela équivaut à une préfecture...

VERNON.

C'est l'exacte vérité... Voyez vous-même... François Bonnard!

BONNARD.

François Bonnard... c'est bien mon nom.

VERNON, *lui montrant la suite.*

« Est nommé commissaire général de la marine à la ré-
« sidence de Calais. »

BONNARD.

O Sénèque!

(*Ici on entend une musique militaire dans la rue, mais éloignée de toute la hauteur de la maison.*)

IRMA, *allant ouvrir sa croisée.*

Tenez! tenez, mon père, c'est déjà pour vous.

ENSEMBLE, *pendant la musique.*

AIR: Ah! quel plaisir!

Heureux moment! ô chance peu commune,
Le sort cruel l'accablait de rigueur;
Et maintenant voilà que la fortune
Vient l'entourer de toutes ses faveurs.

VERNON, *à part.*

Franchement je ne conçois pas
Une si grande récompense.

DURAND.

Il faut que notre chère Hortense
Ait un fameux crédit là-bas.

ENSEMBLE.

Heureux moment, etc.

(*Après cette musique on entend crier dans la rue*: Vive M. le commissaire général!)

BONNARD, *allant à la fenêtre.*

Attendez donc que je me présente au balcon. (*Il salue ridiculement et reprend sa place.*)

DURAND, *se mettant à la fenêtre et agitant son chapeau.*

Vive M. le commissaire général!... vivent les employés de la marine!... vive le télégraphe!

VERNON, *à part.*

Je n'en puis revenir... Une nomination aussi imprévue... (*à Bonnard.*) Allons, je cours rassembler tous les employés pour leur apprendre officiellement cette nouvelle... Dans un instant la voiture de l'hotel de la marine sera à votre

porte... Vous savez que c'est dans l'hôtel que sont logés les commissaires généraux.

MADAME BONNARD.

Oh! la voiture... c'est délicieux...

DURAND.

Nous serons là un peu mieux qu'ici.

BONNARD, *à Vernon.*

Ce qu'il y a de charmant dans tout ceci, c'est que vous n'avez plus d'inquiétude sur votre place; plus de crainte sur le changement de résidence. Allons, mon cher Vernon, à demain le mariage.

VERNON.

Je reviens à l'instant, soyez prêts.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, *excepté* VERNON.

MADAME BONNARD.

En vérité, tout ce qui nous arrive aujourd'hui tient du prodige... Il n'y a pas jusqu'à ce coffre...

BONNARD.

Qu'est-ce que c'est encore?

MADAME BONNARD.

Un coffre arrivé de Paris à votre adresse.

DURAND.

Il faut voir sur-le-champ ce qu'il renferme.

(*Il ouvre le coffre.*)

IRMA.

Oh! les beaux habits.

DURAND.

Une épée!... un chapeau à plumes!... des broderies!... Mais je ne me trompe pas... c'est l'uniforme complet de commissaire général de la marine. (*Madame Bonnard prend le chapeau, Irma l'épée et Durand l'habit.*)

BONNARD.

Allons, voilà bien une autre histoire.

DURAND.

Par exemple, c'est une attention... il faut convenir que tu es bien heureux d'avoir des protections comme celles-là, toi.

BONNARD.

Que diable parles-tu de protections!

DURAND.

Parbleu! ne crois-tu pas que tout cela t'est tombé du ciel. Un bel habit, ma foi, brodé dans la perfection; eh! vite, eh! vite, endosse moi cet uniforme.

BONNARD.

Qui, moi! y penses-tu?

DURAND.

Ne va-t-on pas venir te chercher pour te conduire à ton hôtel, voudrais-tu y faire ton entrée avec cet habit qui sent d'une lieue les appointemens de neuf cents francs?

BONNARD.

Cet habit n'a pas été fait pour moi.

DURAND.

Qu'est-ce que ça fait... il y a tant de gens qui portent des habits qu'on n'a pas faits à leur taille... Allons, allons, pas de mauvaise honte.

BONNARD, *endossant l'habit.*

Mes enfans, je me laisse faire; mais vous mettez ma philosophie à une rude épreuve.

DURAND.

Ah! l'épée, maintenant... la voilà... le chapeau... (*Bonnard veut le mettre sur sa tête.*) Non, plus sur la tête... sous le bras : ça dispense de saluer les inférieurs... (*contemplant Bonnard.*) Si l'on ne dirait pas que cet homme-là a été commissaire général toute sa vie.

BONNARD.

L'habit me gêne un peu.

DURAND.

Dame! on ne pouvait pas deviner qu'un modeste employé... ça prêtera...

BONNARD, *se regardant.*

Il faut convenir que la fortune est bien bizarre; ce matin pauvre, et ce soir... Mon enfant, donne-moi mon livre favori...

IRMA, *allant chercher le livre qu'elle avait déposé sur la cheminée.*

Le voilà, mon père.

MADAME BONNARD.

Pourquoi ce livre, maintenant?

BONNARD.

Je veux toujours l'avoir dans ma poche.

AIR : de Lantara.

Il faut bien que je vous l'avoue:
Quand la fortune ici vient me trouver,

Aux doux mouvemens de sa roue
Je crois dormir, je crois rêver. (*bis*.)
Du sort trompeur une chance nouvelle
Peut mettre fin à mon riant sommeil.
(*montrant le livre*.)
Et ce vieux livre est un ami fidèle
Que je veux trouver au réveil.

(*Ici on entend sonner très fortement à la porte de Bonnard.*)

Hein! qu'est-ce? je croyais que c'était déjà fini.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE, *se plaçant entre Bonnard et Irma qui est au coin à gauche de l'acteur.*

HORTENSE.

Pardon, mesdames et messieurs, n'est-ce pas ici la demeure de M. Bonnard, préposé de la marine?

DURAND, *il est placé entre Bonnard et sa femme.*

Préposé!... si madame voulait dire commissaire général.

HORTENSE.

Qu'entends-je?

MADAME BONNARD.

Par exemple!... M. Bonnard, un préposé...

HORTENSE.

Quoi, monsieur, c'est vous que l'on a reconnu pour le commissaire général de la marine?

DURAND.

Oui, madame, et monsieur, comme vous voyez, est déjà entré en fonctions, car il porte l'habit de son grade.

HORTENSE.

En effet... cet habit... cette épée...

BONNARD.

Cette femme a l'air bien singulier; qu'a-t-elle donc à me regarder ainsi?

DURAND.

C'est déjà quelque solliciteuse. (*bas*.) Heureux mortel!

MADAME BONNARD, *avec hauteur.*

Peut-on savoir enfin ce que madame désire?

HORTENSE.

Pardon, madame, pardon, on m'avait fait espérer que je trouverais chez vous M. Vernon... et j'avais pris la liberté.... je venais...

IRMA, *à part.*

Elle demande M. Vernon.

HORTENSE.

En vérité, je ne sais plus que leur dire.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, VERNON, *se plaçant entre Bonnard et Hortense qu'il n'apperçoit pas d'abord.*

FINAL.

VERNON.

Du départ donnez le signal,
A votre hôtel il faut vous rendre;
La voiture est là, qui vient prendre
Le commissaire général.
Que vois-je, ô ciel! c'est vous, Hortense!
Vous ici!...

HORTENSE.

Vernon, silence!

MADAME BONNARD.

Rendons-nous vite à notre hôtel.

VERNON.

Quel est donc ce mystère?

HORTENSE.

Je dois encor me taire;
Mais mon embarras est cruel.

TOUS.

Allons, partons, rendons-nous à l'hôtel.

BONNARD.

Gendre, parens, amis, qu'on me loue, ou me fronde,
Vous pouvez tous compter sur ma protection.

MADAME BONNARD ET HORTENSE.

Il va protéger tout le monde.

IRMA, *remonte la scène et va se placer entre son père et Vernon.*

Quelle est cette dame, Vernon?

VERNON.

Je ne puis vous dire son nom.

IRMA.

Vous ne pouvez?

VERNON.

Je ne puis vous dire son nom.

MADAME BONNARD, HORTENSE ET DURAND.

Il va protéger tout le monde;
Comptons sur sa protection.

HORTENSE.

J'attends avec impatience
L'instant ou je pourrai rompre le silence.

DURAND, *à Bonnard.*

Je compte sur ton amitié.

BONNARD.

Tu ne seras pas oublié.

TOUS.

(*Pendant ce dernier ensemble, la musique militaire se fait entendre de nouveau et accompagne jusqu'au baisser du rideau.*)

Allons, partons sans plus attendre,
Du départ donnons le signal;
Puisque la voiture vient prendre
Le commissaire général.
Allons, partons sans plus attendre,
Suivons le commissaire général.

(*Ils sortent tous.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un riche appartement dans l'hôtel de la marine. Sur le devant à droite de l'acteur une table couverte d'un riche tapis, une bergère est auprès du bureau.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, VERNON.

VERNON.

Eh! quoi, madame, vous êtes remariée?

HORTENSE.

Oui, mon cher Vernon, depuis un mois j'ai épousé l'un des plus braves marins des flottes françaises... Il a bien voulu prendre sa retraite auprès de moi.

VERNON.

Et vous ne pouvez m'apprendre encore son nom?

HORTENSE.

Puisque vous allez épouser la fille de M. Bonnard, le commissaire général de la marine, permettez-moi de vous en faire encore un mystère, jusqu'à l'arrivée du courrier de Paris, que j'attends avec la plus vive impatience.

VERNON.

Blâmeriez-vous ce mariage?

HORTENSE.

Non, mon ami, je n'ai vu votre prétendue qu'un instant, et la douceur de ses traits m'a prévenue d'abord en sa faveur... Je n'en dirai pas autant de votre chère belle-mère.

VERNON.

C'est une excellente femme, au fond; mais la fortune imprévue que cette famille doit à vos bontés, car je ne doute point que vous seule n'ayez opéré ce miracle; cette fortune, dis-je, a peut-être tourné la tête de madame Bonnard.

HORTENSE.

En effet, cela se voit tous les jours.

Air nouveau de M. L. Aimond.

C'est par un chemin fort glissant
Que l'on arrive à la fortune ;
Et par une marche commune,
Quand l'un monte, l'autre descend.
Celui qui s'élève aime à rire
De ceux qui tombent sans retour;
Oubliant dans son vain délire
Qu'il pourra tomber à son tour.

VERNON.

Madame Bonnard ignore d'ailleurs que c'est à vous...

HORTENSE.

Ainsi, vous me croyez assez de crédit pour avoir fait nommer M. Bonnard, un simple employé, commissaire général de la marine?... Si j'ai quelque crédit auprès de son excellence, je ne le dois qu'à la loi que je me suis imposée de n'accorder jamais ma protection qu'à ceux de mes amis qui me paraissent dignes de l'emploi qu'ils sollicitent.... Vous devez concevoir que je me suis brouillée avec bien du monde.

VERNON.

Je puis vous attester que M. Bonnard est digne de tout l'intérêt possible.

HORTENSE.

A qui le dites-vous?... C'est du fond du cœur que j'ai sollicité pour lui.

VERNON

Allons, j'attendrai patiemment qu'il vous plaise de me mettre au fait de tout ceci... Pardon, si je vous quitte; mais je vais tout faire préparer pour la présentation solennelle de M. Bonnard aux vaisseaux de la rade et du port.

HORTENSE.

Comment, déjà?... Cette cérémonie ne peut-elle se retarder de quelques heures? j'attends à chaque instant de Paris une lettre qui doit rendre cette présentation agréable à tout le monde... et si vous vous hâtiez trop, je craindrais...

VERNON.

De grace, expliquez-vous.

HORTENSE.

Je ne le puis encore... donnez-moi la main jusqu'au bas de l'escalier. (*Au moment où ils vont pour sortir par le fond*, *Durand entre par la gauche.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, DURAND, *chargé de pétitions; il a changé de costume*, *habit noir complet*, *chapeau à trois cornes;* DEUX GARÇONS DE BUREAU, *portant une table*, *recouverte d'un tapis vert et de tout ce qu'il faut pour écrire.*

DURAND.

Par ici, par ici... tenez, mettez-moi ça là, en face du commissaire général... là... Voilà ce que c'est. (*Les garçons de bureau sortent.*

HORTENSE.

Quel est ce monsieur qui s'installe aussi gaîment dans le cabinet de M. Bonnard?

VERNON.

C'est un vieil employé de la marine, lié depuis l'enfance avec M. le commissaire général... Sa joie est bien naturelle.

HORTENSE.

Oui, oui, sans doute... (*haut.*) Venez, mon cher Vernon. (*Ils sortent après avoir salué Durand*, *qui les salue d'un air de protection.*)

SCENE III.

DURAND, SEUL, *les regardant sortir.*

Son cher Vernon!... encore quelque passion à la demi-solde, car maintenant le cher Vernon n'a des yeux que pour mademoiselle Irma... La petite est devenue tout à coup un excellent parti. Quand il fallait l'aller chercher au cinquième au-dessus de l'entresol, personne n'osait se risquer; mais à présent que son appartement est de plain-pied avec le port, les prétendans ne manqueront pas. (*En disant cela il tire de ses poches et de son sein une quantité énorme de pétitions.*) Il n'y en a plus, je crois... si, j'en ai encore mon chapeau tout plein. (*Il le verse sur le bu-*

reau.) Ce que c'est que d'être le Pilade d'un commissaire général...» *M. Durand, si vous vouliez recommander ma « demande à votre ami. — M. Durand, si vous daigniez « mettre ma pétition sous les yeux du respectable M. Bon- « nard*, il ne peut rien vous refuser à vous, deux amis « d'enfance, deux camarades de collége, deux insépara- « bles de bureaux. » Et depuis ma maison jusqu'à cet hôtel, voici la récolte que j'ai faite... Je vais mettre tout cela là-dessus, il les lira si ça lui fait plaisir ; mais pour lui en parler c'est une autre affaire, c'est moi d'abord que je veux recommander à ce cher Bonnard... Le voilà devenu une puissance dans la marine, et dire que c'est une femme qui a fait ce miracle-là... sexe enchanteur, va, d'après ce beau procédé je ne me pardonnerai jamais d'être resté garçon.

AIR : Il me faudra quitter l'empire.

Daignez me pardonner, mesdames,
De mon état très peu galant;
J'ai toujours regardé les femmes
Comme un pur objet d'agrément;
Le sage s'en prive aisément.
Mais aujourd'hui je vois que sur la terre
La beauté fait la pluie et le beau temps,
Qu'elle commande à tout; et je le sens :
Femme jolie est surtout nécessaire
Aux employés qui n'ont que neuf cents francs.

Mais voici mon illustre ami.

SCENE IV.

BONNARD, *en grand uniforme, culotte blanche, bas de soie blancs,* DURAND.

BONNARD, *à la cantonnade.*

Germain, vous direz à ces messieurs que ça passera pour aujourd'hui, à cause de la joie de ma nomination ; mais que je suis fort mécontent... Comment! pas un seul employé dans les bureaux à l'heure qu'il est... à deux heures... il faut pourtant que l'ouvrage se fasse.

DURAND.

C'est vrai ça, il faut que l'ouvrage se fasse par l'un ou par l'autre (*à part.*); avec moi c'est toujours l'autre...

BONNARD, *prenant la droite de la scène.*
Te voilà, toi? pourquoi n'es-tu pas à ton bureau?

DURAND.
Il me le demande, tu sais bien que je ne suis pas un fort travailleur.

BONNARD.
Ah! Durand, mon ami, il faudra changer de conduite.

DURAND.
Qu'est-ce que tu dis donc là? est-ce que tu voudrais déjà faire le méchant? toi que j'ai vu toujours prêt à excuser la paresse, et qui as fait cent fois la besogne des autres pour qu'on ne s'aperçût pas de leur absence.

BONNARD.
Alors, mon cher Durand, j'agissais en employé, en bon collègue, maintenant il faut que je parle en commissaire général, en agent responsable.

DURAND.
Parbleu! parle tant que tu voudras, mais ne compte pas que j'en ferai une panse d'*a* de plus; tout ce que je puis te promettre c'est de n'en pas faire une de moins, ta fortune ne m'a pas changé.

BONNARD, *parcourant l'appartement.*
Voilà donc mon cabinet.

DURAND.
Oh! mon Dieu, oui, c'est d'ici que d'un geste, d'un mot, tu vas faire travailler tous ces pauvres employés qui sont là-bas; c'est de là que vont partir tes ordres souverains... ce superbe bureau... c'est ta place.

BONNARD.
Et cette petite table?

DURAND.
Ça... c'est la mienne...

BONNARD.
Comment!

DURAND.
Ah! oui, tu ne sais pas, je n'ai pas encore trouvé un moment pour te le dire; je me suis nommé ton secrétaire particulier.

BONNARD.
Mon secrétaire?

DURAND.
Il t'en faut un, et j'étais bien sûr que tu me donnerais la préférence.

BONNARD.

Oui ! mais il me semble...

DURAND, *l'interrompant.*

Je ne te parle pas de mes appointemens, je garde ceux que j'ai, avec ta table, ton feu et un logement dans l'hôtel de la marine... ça me suffira de reste ; je suis philosophe aussi, moi... ça se gagne.

BONNARD.

Allons ! sois mon secrétaire particulier, puisque ça te convient ; au surplus, c'est une place de confiance, et je n'aurais pas mieux choisi. (*Il lui tend la main.*)

DURAND.

J'étais bien sûr que je pouvais compter sur l'amitié, et pour te parler déjà en secrétaire particulier, je te dirai que la jolie dame qui est venue ce matin chez toi est toujours à rôder autour de cet hôtel ; je l'ai même trouvée ici avec Vernon, on dirait qu'elle cherche l'occasion de te voir et de te parler.

BONNARD.

Tu crois ? c'est sûrement quelque service qu'elle veut que je lui rende, c'est peut-être quelque injustice à réparer. Durand, si tu la rencontres, tu m'apporteras sa demande et tu prendras bien garde que ma femme ne te voie.

DURAND.

Comment ! est-ce que déjà ?... Par exemple, nous n'y sommes pas... et quant à Vernon tu peux le remercier celui-là... sans lui...

BONNARD.

Que veux-tu dire ?

DURAND.

Est-ce que je sais ce que je dis ?... depuis ce matin le télégraphe me tourne la tête... Adieu ! on va sans doute venir te chercher pour la cérémonie de ta présentation aux vaisseaux de la rade et du port... Quel coup d'œil ça va faire, quand nous serons là tous les deux !... (*Il sort par la droite.*)

SCENE V.

BONNARD, *seul.*

Me voilà seul, respirons un moment ; cet habit m'étouffe. (*il s'assied.*) Il faut convenir que les gens qui donnent

les places ont de singuliers caprices : ils me laissent vingt ans aux appointemens de neuf cents francs, et tout à coup, crac! il leur passe par la tête une idée, une excellente idée... et me voilà commissaire général, avec un traitement de vingt mille francs. Ah! il n'y a pas à dire mon bel ami, je suis bien commissaire général! Vainement je veux m'armer de toute ma philosophie pour en douter... cette dépêche télégraphique est là pour me convaincre. (*Il la tire de sa poche.*) M. F. Bonnard... François Bonnard est nommé commissaire général... commissaire général!... et me voilà chez moi... c'est singulier.... comme j'ai du plaisir à m'étendre dans cette bergère... je n'aurais jamais cru que le moelleux de ce duvet pût causer des sensations aussi agréables à un philosophe... Bonnard! mon ami... Bonnard, vous êtes forcé d'en convenir..... l'opulence a son beau côté... (*Il se lève.*)

AIR : Vive la gaîté! c'est ma devise.

J'ai vingt mille francs,
Quel sort prospère!
J'ai vingt mille francs
Bien nets, bien francs.
Et pour des talens
J'en ai, j'espère:
J'ai vingt mille francs
D'appointemens.

Mon cœur ne changera pas;
Mais si je garde mes manières,
En voyant mes pauvres confrères,
Quel mal de se dire ici-bas :
J'ai vingt mille francs, etc., etc., etc.

J'ai ri quand les coups du sort
Me rendaient la vie importune;
Chez moi, quand paraît la fortune,
Si j'allais pleurer, ce serait trop fort.
J'ai vingt mille francs, etc., etc., etc.

(*Il tire son Sénèque de sa poche.*)

Sénèque, ô sage érudit!
Tu vas retourner sur ta planche;
Mais tu seras doré sur tranche,
Tu dois comme moi changer d'habit.

5

(*Plus fort en se balançant.*)

J'ai vingt mille francs,
Quel sort prospère!
J'ai vingt mille francs
Bien nets, bien francs.
Et pour des talens
J'en ai, j'espère :
J'ai vingt mille francs
D'appointemens.

SCENE VI.

BONNARD, QUATRE LAQUAIS, *apportant une pendule et une psyché.*

LE PREMIER LAQUAIS, *aux autres.*

Portez cette pendule dans l'appartement de monsieur... (*ils vont déposer la pendule dans une pièce qui se trouve sur le dernier plan à gauche de l'acteur et reviennent aussitôt.*) et vous, placez cette psyché dans ce cabinet. (*la psyché reste sur le théâtre devant le second plan à gauche.*)

BONNARD.

Comment, une glace dans mon cabinet de travail!

LE PREMIER LAQUAIS.

C'est madame Bonnard qui l'a ordonné.

BONNARD.

Ma femme! je reconnais bien là son goût pour la dépense... (*aux laquais.*) Et pourriez-vous me dire, messieurs, au service de qui vous êtes pour le moment?

LE PREMIER LAQUAIS.

Nous sommes au service de M. Bonnard.

(*Ils sortent par le fond.*)

BONNARD.

De monsieur Bonnard!... Ma femme aurait déjà choisi ces gaillards-là pour la servir?

SCENE VII.

M. BONNARD, MADAME BONNARD ET IRMA, *élégamment parées.*

BONNARD, *passant à la gauche de la scène.*

Oh! que voilà bien la légèreté des femmes!... Si je la

laissais faire, mes vingt mille francs d'appointemens ne suffiraient pas au premier trimestre.

MADAME BONNARD, *entrant avec Irma.*

Honneur à M. le commissaire général.

BONNARD, *prenant le milieu de la scène.*

Je vous remercie, madame la commissaire.

IRMA.

Quel accueil vous nous faites, mon père... nous qui comptions vous éblouir.

BONNARD.

Je ne dis pas que vous ne soyez pas éblouissantes; mais il est de mon devoir, comme chef de famille, de vous rappeler que l'ordre et l'économie sont la base des plus fortes maisons.

MADAME BONNARD.

Eh! qui vous dit le contraire, monsieur... mais quand vous êtes brodé de la tête aux pieds, fallait-il que votre femme et votre fille?..

BONNARD.

Je ne dis pas cela... mais il me semble que tous les objets de luxe dont vous venez de faire l'emplette étaient parfaitement inutiles, du moins pour le moment... Cette glace, par exemple...

IRMA.

Ah! maman, voyez donc la belle psyché!

MADAME BONNARD.

Cette glace est fort belle, fort élégante; mais ce n'est pas moi qui en ai fait l'emplette.

BONNARD.

Comment, ce n'est pas vous!... et ces grands diables de laquais que vous avez pris à votre service?

MADAME BONNARD.

Des laquais!... il nous en faudra, je le sais; mais je n'y avais pas songé... Je n'ai arrêté qu'un cuisinier.

BONNARD.

Un cuisinier!

MADAME BONNARD.

C'est un être indispensable dans une grande maison.

BONNARD.

Comment... Ce ne serait plus toi... c'est dommage... tu faisais si bien le... (*il fait le geste d'agiter une casserole.*)

MADAME BONNARD.

Ah! quelle horreur! pouvez-vous me rappeler?..

BONNARD.

Oh! je m'en souviendrai toujours avec plaisir.

MADAME BONNARD.

Maintenant, monsieur, allez rendre une visite au payeur de l'administration, afin qu'il vous avance le premier trimestre... J'ai besoin d'argent pour monter la maison.

BONNARD.

Comment, tu veux que je commence mes travaux administratifs par une séance avec le payeur?

MADAME BONNARD.

Je le veux, parce qu'il le faut... Ne devons-nous pas donner un dîner, aujourd'hui même, à toutes les autorités de la ville... Allez, M. Bonnard, allez.

BONNARD.

J'y vais, madame, j'y vais... (*il remonte la scène et se retrouve de l'autre côté de madame Bonnard.*) (*bas à madame Bonnard.*) Oh! tu as beau dire, tu faisais le.... comme un ange.

MADAME BONNARD.

Ah! quel homme! quel homme! (*Bonnard sort.*)

SCENE VIII.

MADAME BONNARD, IRMA.

MADAME BONNARD.

Une place de commissaire général, c'est bien... oui, mais j'aurais voulu que M. Bonnard eût quelque emploi du même genre à Paris; car le séjour de Calais commence à me devenir insupportable... Pas un chapeau passable dans tous les magasins de modes de cette petite ville.

IRMA.

Oh! c'est bien vrai, cela.

SCENE IX.

LES MÊMES, UN GARÇON DE BUREAU, UNE MODISTE, *entrant par le fond.*

LE GARÇON DE BUREAU, *à la modiste.*

Vous demandez madame Bonnard?

LA MODISTE.

La femme du commissaire général.

LE GARÇON DE BUREAU.

La voilà, mademoiselle... (*il sort.*)

MADAME BONNARD.

Approchez, petite, approchez... qu'est-ce que vous portez là?

LA MODISTE.

C'est le turban que madame a envoyé chez nous pour placer les aigrettes. (*elle le tire du carton.*)

MADAME BONNARD.

Un turban!... moi... il est charmant... Serait-ce une galanterie de M. Bonnard?... oh! non... il a l'esprit trop rétréci pour songer à ces choses-là. (*elle s'empare du turban.*)

IRMA.

C'est une attention de M. Vernon.

MADAME BONNARD.

En vérité... on n'est pas plus aimable... Ce turban me sied à ravir.

LA MODISTE.

Il est peut-être un peu jeune pour madame?

MADAME BONNARD.

Qu'est-ce que vous dites, mademoiselle?... apprenez que la femme d'un commissaire général... Allez... on passera à votre magasin.

LA MODISTE.

Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCENE X.

MADAME BONNARD, IRMA.

MADAME BONNARD, *se pavanant et se donnant de grands airs.*

C'est délicieux! cette coiffure est divine... n'est-ce pas, Irma? elle me donne l'air tout-à-fait distingué.

AIR : nouveau de M. Heudier.

Dites-moi, dites-moi, ma fille,
Si je dois avec ce maintien
Faire honneur à notre famille?

IRMA.

Vraiment, il ne vous manque rien.

MADAME BONNARD.

Parlez-moi bien du fond de l'ame,
Me flatter ce serait très mal.
Ai-je bien les airs de la femme
D'un commissaire général?

IRMA.

C'est cela, c'est cela,
Quelle tournure élégante!
Maman, vous êtes charmante,
Chacun vous admirera.

Maintenant, dites-moi, ma mère,
Si je dois avec ce maintien
Faire honneur à monsieur mon père?

MADAME BONNARD.

Vraiment, il ne te manque rien.

IRMA.

Oh! pour l'honneur de la famille,
Me tromper, ce serait bien mal.
Ai-je bien les airs de la fille
D'un commissaire général?

MADAME BONNARD.

C'est cela, c'est cela
Quelle tournure élégante
Irma, vous êtes charmante,
Chacun vous admirera.

IRMA.

C'est cela, c'est cela.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BONNARD, *portant cinq sacs d'argent sur ses bras.*

BONNARD.

(*même air.*)

Dites-moi, dites-moi, mesdames,
Si je dois avec ce maintien,
Donner matière aux épigrammes?

MADAME BONNARD ET IRMA.

Vraiment, il ne vous manque rien.

BONNARD.

Ah! parlez, je vous en conjure,
Me tromper ce serait fort mal;
Ai-je bien l'air et la tournure
D'un commissaire général?

MADAME BONNARD ET IRMA.

C'est cela, c'est cela,
Quelle tournure élégante!
Quelle démarche imposante!
Chacun vous admirera.

BONNARD, *posant ses sacs d'argent sur la table.*

Voici le résultat de ma première séance avec notre payeur.... l'excellent homme.... je n'ai eu qu'à lui montrer la dépêche télégraphique, et il m'a compté sur-le-champ le premier trimestre de ma place... cinq mille francs... il m'aurait avancé toute l'année, si j'avais voulu... Je suis fâché de ne pas lui avoir demandé toute l'année... on ne sait pas ce qui peut arriver.

IRMA.

Maman, voici cette dame de ce matin.

MADAME BONNARD.

Encore!... en vérité, c'est d'une importunité...

SCENE XII.

LES MÊMES, HORTENSE,

HORTENSE, *avec grace; elle se trouve entre Bonnard et sa femme.*

Je m'estime heureuse, monsieur, de pouvoir enfin être admise auprès de vous.

MADAME BONNARD.

Pardon, madame... mais on ne parle pas à un commissaire général comme à un simple employé... Il y a des jours d'audience pour cela, les jeudis, je suis fort étonnée que les garçons de bureau... et madame voudra bien revenir demain, après demain, la semaine prochaine...

HORTENSE, *à part.*

La pauvre femme!... Mais que vois-je.... oh! madame, le joli turban que vous avez là.

MADAME BONNARD.

N'est-ce pas, madame?

HORTENSE.

Il est d'un goût parfait... je ne l'aurais pas mieux choisi.

MADAME BONNARD.

Si madame voulait me donner sa pétition, je la recommanderais à M. le commissaire général.

HORTENSE.

Merci, madame, je la recommanderai bien moi-même... M. le commissaire général n'a rien à me refuser.

BONNARD.

Il est un peu fort, celui-là...

MADAME BONNARD.

Mais, madame, alors...

SCENE XIII.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND.

Place! place... voici le corps respectable des employés de la marine qui vient féliciter son illustre chef.

BONNARD, *embarrassé.*

Comment, déjà?.. Ah! mon Dieu!

HORTENSE, *riant.*

Je suis curieuse de voir comment M. Bonnard va se tirer de là.

SCENE XIV.

LES MÊMES, VERNON, ET TOUS LES EMPLOYÉS DE LA MARINE DE CALAIS.

(*Ils sont tous en noir, et font de grandes salutations à Bonnard. Durand a pris place à leur tête; Vernon et les employés occupent le dernier plan à droite de l'acteur; Hortense est placée du même côté mais au coin du théâtre; Bonnard, sa femme et sa fille sont vis-à-vis les employés.*)

CHOEUR DES EMPLOYÉS.

AIR: D'une barcarolle.

Permettez-nous, monsieur le commissaire,
De faire entendre ici nos vœux ardens;
Des employés le langage est sincère,
Ah! puissiez-vous nous diriger long-temps!
On ne pouvait pour nous plaire
Faire un choix plus beau, plus doux;
Un bon chef est comme un bon père,
Déjà nous vous aimons tous.
Tant que nous pourrons,
Nous travaillerons,
Nous expédîrons,
Nous vous aiderons....
Et chacun de nous, j'espère,
Toujours nous vous contenterons.

DURAND, *bas à Bonnard.*

A toi! réponds donc.

BONNARD.

Diable! voilà qui va m'embarrasser plus que ma séance avec le payeur... C'est égal, j'ai assisté à la réception de tant de commissaires généraux...

DURAND, *bas.*

Mais, va donc! va donc... ils vont croire que tu es embarrassé.

BONNARD, *aux employés.*

Messieurs... certainement... (*à part.*) Diable! la phrase ne vient pas. (*haut.*) Messieurs, je suis flatté de l'empressement de messieurs les employés de la marine... Je n'attendais pas moins de leur exactitude... et je compte sur

leur zèle, leurs talens et leurs lumières, pour remplir dignement le poste honorable qui vient de m'être confié.

TOUS LES EMPLOYÉS.

Vive M. le commissaire général!

BONNARD, *à part.*

Ah! j'oubliais... (*haut.*) Je m'estime heureux, Messieurs, d'avoir à vous annoncer qu'il ne sera apporté aucun changement dans le personnel de l'administration avant le premier janvier.

DURAND.

C'est bon ça... Nous sommes au quinze décembre. (*Ici on entend le canon.*) Ah! voilà le signal de la cérémonie... tous les vaisseaux de la rade et du port sont pavoisés... on n'attend que M. le commissaire général... (*à Bonnard.*) ah! tu as ton chapeau, ton épée... allons ferme sur le jarret. (*Vernon gagne le coin du théâtre à droite de l'acteur.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET.

Madame Bonnard?

MADAME BONNARD ET HORTENSE, *s'avançant en même temps.*

Me voilà.

MADAME BONNARD.

Qu'est-ce à dire?

BONNARD.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE VALET.

Madame, la corvette l'*Eucharis* vient d'entrer dans le port, et M. Bonnard en descend à l'instant.

TOUS.

Qu'entends-je?

CHŒUR, *à voix basse.*

Quelle singulière aventure!
Et quel triste et fâcheux hasard!
Tout nous éclaire et nous l'assure,
Il existe un autre Bonnard.

BONNARD.

Bonnard!... Comment... il y a un autre Bonnard?

HORTENSE.

Hélas! oui, Monsieur... ce M. Bonnard est mon mari...

et c'est lui qui est nommé commissaire général de marine à Calais...

MADAME BONNARD.

Ah! j'en mourrai.

BONNARD.

Je n'en puis plus douter... Maudit télégraphe!... heureusement Sénèque est encore là.

MADAME BONNARD.

Mais comment se fait-il?... la dépêche télégraphique porte cependant le nom de Bonnard.

HORTENSE.

Oui..... mais l'ordonnance porte : *Fortuné Bonnard*, Madame...

MADAME BONNARD.

Et mon mari s'appelle François.

DURAND.

Il paraît d'après cela que *François* n'est pas *Fortuné!*

BONNARD, *remettant à un valet son épée et son chapeau.*

Il ne me reste plus qu'à déposer les insignes du pouvoir... ce chapeau à plumes dont je ne savais trop que faire... cette épée qui me gênait un peu... et ce premier trimestre qui ne m'aurait pas gêné du tout.... le voilà.... tout y est.

MADAME BONNARD.

Être obligée de remonter à notre cinquième étage!

HORTENSE.

Non, Madame, non... car sur tout le bien que m'en avait écrit M. Vernon, M. Bonnard est nommé sous-inspecteur de marine, en attendant mieux.

BONNARD.

Est-ce encore une nouvelle de télégraphe?

HORTENSE.

Oh! non, monsieur... car voici votre nomination... Je viens de la recevoir à l'instant même de Paris, et je n'ai pas voulu détruire une erreur qui vous semblait si chère à tous, avant d'avoir cette consolation à vous offrir.

BONNARD.

Madame... cette délicatesse de procédé... mais alors il paraîtrait que cet habit...

HORTENSE.

Je l'ai fait broder à Paris pour mon mari.

MADAME BONNARD.

Je devine maintenant que ce turban...

HORTENSE.

Je l'ai apporté de Paris pour moi... mais il vous va si bien! (*On entend le canon.*)

DURAND.

Entendez-vous? on dirait que M. le commissaire général s'impatiente... allons, messieurs, partons.

CHOEUR GÉNÉRAL.

(*Dernier motif du chœur final du premier acte.*)

Allons, courons sur le rivage,
Le canon donne le signal;
Car nous devons tous rendre hommage
Au commissaire général.

BONNARD, *au public, tenant son Sénèque à la main.*

AIR : du Vaudeville du colonel.

Les combats que le destin me livre
Me retrouvent toujours debout;
Vous le voyez, messieurs, avec ce livre
Je sais me consoler de tout.
De notre sort quand vous êtes l'arbitre,
Ah! n'allez pas montrer trop de rigueur!
Sénèque n'a pas un chapitre
Pour consoler de ce malheur.

FIN.